

Zeitschrift: Domaine public
Herausgeber: Domaine public
Band: 32 (1995)
Heft: 1204

Artikel: "Benetton par Toscani" : indifférence affichée
Autor: Coen, Lorette
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1015420>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 19.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Indifférence affichée

REPÈRES

Benetton par Toscani, jusqu'au 25 mai 1995. FAE Musée d'art contemporain, avenue du Général Guisan 85, 1009 Pully.

(lc) L'entreprise, reçue dans un musée privé, affiche ses affiches. Aussitôt, plus que pour toute autre exposition, les commentaires pleuvent, extatiques ou irrités, sereins jamais. Plus que pour toute autre exposition, le public se précipite, avide de contempler ce qu'il a déjà vu mille fois dans la rue. L'entreprise, elle, se contente de laisser la machine tourner; celle-ci, une fois enclenchée, s'alimente de son propre mouvement. Ensuite – et c'est là que réside la trouvaille – les autres se chargent de démultiplier. Le mécanisme est reproductible à l'infini.

Que l'exposition, montée en un lieu réservé à l'expression artistique, fasse écho à une campagne publicitaire mondiale visible dans le même temps dans les mêmes rues, ne surprend personne. Tout se déroule comme prévu. En particulier, cet indispensable phénomène sans lequel l'opération aurait sombré: des pages entières consacrées à dire tout le mépris dans lequel il convient de tenir l'entreprise de l'entreprise et du musée.

Or que voit-on dans le musée? Une pellicule d'images familières, toutes à plat et sur le même niveau: séries de sexes ou de bébés.

L'ensemble n'énonce rien. La partie non plus. Dans la rue, les mêmes images vendent clairement des jeans ou des pull-overs. Dans le musée, le message se brouille, disparaît, non remplacé.

Reste la reproduction de l'extérieur à l'intérieur. Une reproduction frappée d'une inanité indifférente et colorée. L'entreprise s'entient à sa technique éprouvée: elle répète. Et le musée n'y ajoute aucun discours. En l'absence de texte organisé, aucune lecture possible. Ce danger – la lecture – soigneusement évité, chacun tient paisiblement son rôle: l'entreprise montre ce qu'elle sait faire, le musée remplit ses salles, les plumitifs mordent les mollets de tout le monde et le public s'amuse.

Moyennant un léger glissement, la chose peut se dire autrement: l'entreprise fait une œuvre, le musée, en publiant un recueil de prises de positions, devance la critique, la presse met en scène.

Et le public s'amuse. Joue à remplir le vide de propos normatifs, lui-même aspiré dans l'image sans relief qu'il ne peut plus lire, privé d'opinion, délesté des sévérités d'une morale, englué de plus en plus dans l'indifférenciation. Une indifférenciation dont l'entreprise fait système mais dont elle n'est pas l'auteur, seulement l'expression. ■

NOTE DE LECTURE

L'aventure commence à Lucerne

RÉFÉRENCE

Clara Wendel, Gaunerweib und Flammenzauberblick, Gisela Widmer, Limmat Verlag, 1983.

Die Fünfte Kolumne, Gisela Widmer, Zytglogge, 1994.

Ces deux livres ne sont pas encore traduits en français

(eb) De ces deux livres passionnants de Gisela Widmer, le plus ancien, publié en 1983, retrace la biographie atypique de «Clara Wendel», cette «femme à brigands» qui défraya la chronique judiciaire lucernoise en 1824 et frôla le bûcher. Le plus récent, paru l'année passée, est un florilège d'articles d'humeur et d'observations caustiques qui ont tous pour thème la banalité quotidienne vue sous un angle existentiel.

Clara Wendel, cette malheureuse vagabonde du début du XIX^{ème} siècle qui, grâce à ses charmes et à ses pistolets, devint avant vingt ans «reine des brigands» de la Suisse centrale, voulait se défendre contre les pièges impitoyables des aristocrates lucernois. Elle fut bientôt broyée par la machine judiciaire. Affirmant que le maire révolutionnaire de la Ville de Lucerne avait été assassiné, alors que la version officielle donnait pour acquis qu'il s'était suicidé en 1816, elle apparut aux puissants du jour comme un inespéré cadeau du ciel. Ils organisèrent une mémorable mise en scène judiciaire qui échoua, car l'instruction de la cause fut finalement transférée de Lucerne à Zurich, où le juge d'instruction radical Heinrich Escher prit la malheureuse victime sous sa protection et prononça un non-lieu sur sa participation au meurtre du maire de Lucerne.

Au-delà de cette chronique judiciaire, on découvre une talentueuse écrivaine qui décortique les raisons profondes de l'échec cuisant de son héroïne, authentique actrice de sa vie et de son destin. Le droit d'être une femme est refusé à Clara Wendel depuis l'âge de dix ans. Il lui est systématiquement opposé au contraire des «rôles sociaux stéréotypés», allant de la «fillette dévergondée» à la «traînée», de la «pute» à la «parjure». La révolte féministe ne débouchera sur aucune issue, faute d'un changement radical des règles du jeu imposées par les hommes.

Le deuxième livre de Gisela Widmer a pris de la hauteur par rapport à la forme narrative. Le talent de l'auteure dans ce second round réside dans sa redoutable capacité à se saisir de petites scènes de la vie quotidienne pour en tirer la plus extrême saveur. On pense aux «Nouvelles histoires extraordinaires» d'Edgar Poe, s'il n'y manquait pas intentionnellement le côté surnaturel. En effet, le registre unique mais magistral de Gisela Widmer est le réalisme au «ras des pâquerettes», qui correspond à une attitude générale de consumérisme face à la vie. Pas d'idéologie, pas de grandes doctrines, pas d'engagements retentissants, rien que des petits mots et des petites phrases qui ruissellent sur la réalité. Le féminisme jusqu'au-boutiste de l'auteure est-il excessif? Comme elle réussit même à retourner contre lui-même ce léger défaut, on prend un vif plaisir à ces petites chroniques, qui sont autant de bulles de savon éclatant au soleil de la lecture. ■